

Ma tata

En fait, j'ai envie de parler de... ma tante. On trouvera sans doute le lieu étrange pour ce type de discussion mais j'expliquerai plus loin pourquoi je lui consacre cet espace. C'est qu'elle vient de décéder. Elle avait 95 ans et s'appelait Fatma. Un deuil dans la famille, c'est intime, ça ne mérite pas qu'on s'y attarde, surtout publiquement, comme c'est le cas ici.

Je vois d'ici celles et ceux qui vont se dire in petto : qu'est-ce qu'il raconte, lui, là ?

Qu'est-ce qu'on en a à cirer du décès de sa tata ? Des tatas qui décèdent, il y en a des tas tous les jours. Mais en faire un usage public, ça, c'est nouveau et pas très... comment dire ? Pas très futé, quoi ?

Mais la raison pour laquelle je parle de ma tata va au-delà de ma tata et de moi.

Que je t'explique. Nous approchons de la date du 20 avril. Je ne suis pas sûr que ma tata ait su ce que représentait cette date. Je ne suis pas sûr qu'elle ait en 1980 (elle avait alors la soixantaine) saisi la portée des événements qui se produisaient alors à Tizi et dans l'Algérois.

Comprenait-elle que quelque chose qui allait avoir des implications énormes sur l'avenir politique de ce pays se jouait à partir de l'interdiction d'une conférence de Mouloud Mammeri, originaire du même bled qu'elle ?

Je ne le jurerais pas. Elle n'était pas instruite et le summum de la communication consistait pour elle à écouter la Chaîne 2. Mais elle faisait partie de ces femmes au foyer qui avaient élevé leurs enfants à la dure et qui compensaient leur manque d'instruction par une intuition qui relevait presque de la prestidigitation. Elles sentent les choses, elles pressentent le changement.

Bon, même à ce niveau, tu dois bien te demander ce que feue ma tata a à faire ici.

Qu'a-t-elle à voir avec le Printemps berbère et la reconnaissance de tamazight, et la démocratie et les droits de

l'Homme et tutti quanti. Eh bien, ma tata a vécu jusqu'à voir tamazight reconnue comme langue officielle dans la Constitution de Bouteflika. Parfaitement. Avait-elle évalué l'importance ou la futilité de cet acte ?

Du coup, je suis presque certain que ça lui a échappé. Quand le grand leurre s'est produit, en constitutionnalisant tamazight comme langue officielle de rien du tout, elle était proche de la fin et je ne crois pas qu'elle ait eu la tête à ça.

Comment aurait-elle pu penser qu'on pousserait le vice jusqu'à inscrire tamazight dans la Constitution pour mieux l'enterrer ! Elle faisait partie de ces femmes à l'ancienne dont l'honnêteté confinait à une forme de naïveté. Elle ne voyait que du bien partout. Et elle ignorait que la politique est parfois la mise en forme d'un protocole de domination et parfois de dépossession.

Ces forfaitures commises pour avoir un peu plus de pouvoir ne pouvaient trouver place dans son environnement mental, sauf à agir comme polluants.

Bref, tu ne vois toujours pas pourquoi je mêle ma tata à la Constitution, à tamazight, au combat politique de plusieurs générations de militants pour venir à bout de la négation de l'identité berbère, combat couplé à la démocratie et aux droits de l'Homme ? Tout cela compose, en effet, un cocktail bien baroque.

En fait, je voulais te parler d'elle car j'ai lu quelque part que l'injustice se perpétue même après que tamazight fut reconnue langue officielle. Cet abus consiste à rendre la justice en arabe dans des régions où la règle est le monolinguisme berbère,

Quand une vieille femme kabyle comme la tata se présente dans un prétoire, le juge la somme de parler en arabe.

Elle ne comprend que le kabyle. Du temps de la colonisation, on proposait des interprètes. Dans l'Algérie indépendante, on croit qu'il suffit d'inscrire dans la Constitution que l'arabe est la

langue nationale et officielle et unique pour que soudain tous les berbérophones monolingues comme ma tata se mettent à la comprendre. Eh bien, non, ça ne marche pas comme ça !

Que d'injustices commises dans les tribunaux à cause de cette morgue de dominant. On peut remplir une encyclopédie de ces anecdotes de justiciables pénalisés du seul fait que la langue officielle et leur langue maternelle n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. Une telle personne ne parlant pas l'arabe a été accusée d'outrage à magistrat pour n'avoir pas répondu à la question d'un juge. Et elle n'a pas répondu tout simplement parce qu'elle n'a pas compris la question. Elle n'a même pas compris qu'il s'agissait d'une question.

Pourtant, ces justiciables parlent leur langue, la plus ancienne d'Afrique du Nord, la langue des origines. Et on vient leur dire, non, c'est un dialecte, non, elle ne concerne qu'une infime minorité des Algériens, non, non, et non. Comme quoi, il n'y a pas que l'histoire qui est écrite par les vainqueurs. Les conneries aussi.

Eh bien, ce calvaire des justiciables monolingues, et plus largement des administrés, on pensait qu'il allait s'achever avec la reconnaissance soudite de tamazight par la Constitution.

Comme autrefois. Comme jadis. Comme au temps où l'on considérait les Berbères comme des Indiens dans leurs réserves.

Hugh, j'ai dit...

Comme au temps du bain du parti unique, de l'homme unique, de la langue unique, de la religion unique...

Tamazight, langue officielle, mais de quoi, mais de qui, si on continue à houspiller ses locuteurs, les premiers habitants de ce pays, dans les prétoires ?

Et ma tata, dans tout ça ? La voilà bien loin... En fait, pas tant que ça.

Elle est la preuve historique que tamazight n'était peut-être pas la langue officielle, parce que le pouvoir politique baâthiste a imposé l'iniquité, mais elle est la langue naturelle, si



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

j'ose cette audace langagière, de millions d'Algériens. Et de ce fait, elle est la langue unique chez une partie d'entre eux qui ne sont pas moins algériens que les autres. Ma tata est morte donc à 95 ans. Elle a vécu disons ses 20 premières années dans un village de Kabylie, où ses ancêtres campent peut-être depuis Massinissa.

Puis elle se maria avec un type du village installé à Mascara. Ils y restèrent une vingtaine d'années, après quoi, ils s'installèrent à Alger où elle décéda il y a quelques jours. Eh bien crois-moi ou pas, mais quelque 70 ans après son départ de Kabylie où elle ne vécut que deux décades, elle était infichue de piper un seul mot en arabe.

Et il y en a des tas de tatas comme ça.

Et je finis par m'adresser à toi, ma tata, tu nous manques déjà.

Je ne crois pas qu'on en fera des comme toi. Avec cet esprit de résistance qui est celui de nos vieilles tatas...

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)

Ils nous mènent en zaouïa !

Je suis franchement surpris qu'avec autant de voiles dans nos rues, nous soyons aussi faibles en...

...sports nautiques !

En fait, c'est exactement ça ! A cette différence, qu'au lieu de nous mener en bateau, là ils nous mènent en zaouïa. D'ailleurs, pourquoi un singulier ? Mettons vite un «s» puisque compère Khelil la poursuit, sa tournée des zaouïas. Après Djelfa, il a visité la zaouïa Mahieddine à Mascara. Et, contrairement à ce qui a pu être écrit ici ou là, son agenda de représentations est plein. La «tournée de l'enfoiré» continue. Mais le plus tuant, par Sidi El-Kheïr, c'est cette situation unique au monde. Khelil, coincé dans un couloir de la zaouïa mascaréenne et qui discute de quoi avec le journaliste de l'Unique-Bis, je vous le donne en mille ? Des cours du brut ! Avec cette pointe d'accent triomphaliste chez le revenant : «Je vous l'avais dit, je l'avais prédit, les cours allaient remonter sensiblement.» T'as presque envie de l'embrasser sur le front, le Nostradamus des dericks ! Plus hallucinant encore ! Plus magique, pour rester dans l'ambiance «b'khourisée» des lieux : le gars aborde la question «cruciale» de la suite de sa saison, de sa carrière dans les murs des zaouïas.

Un vrai mercato ! Rappelez-vous, à Djelfa : «Je suis revenu aider le pays, et pourquoi pas reprendre des responsabilités.» Et hop ! Quelques jours après, dans la zaouïa de Mascara : «Je ne suis pas à la recherche d'un poste.» Et le comble dans tout ça, c'est que nous, on tente de décoder. Comme si le gars s'exprimait à partir d'une vraie conf' de presse, dans une salle affectée à cet effet, avec communiqué et tout le toutim. Le plus sérieusement du monde, la plume en joue, nous on spéculé : «Alors, il l'aura, son poste, ou il ne l'aura pas ? Tu crois qu'ils vont lui donner la chefferie du gouvernement ? Et moi, je te dis que le gus est préparé aux plus hautes fonctions.» Un truc de fous ! Réellement un truc de fous. Arrivé là, moi, je n'ai plus qu'une envie. Me prendre la main droite, parce que je suis droitier, et me la foutre à toute volée sur la joue. Refaire le geste jusqu'au réveil. Quel réveil ? Mais celui de ce coma mortifère dans lequel ils nous ont plongés et qui a fini par nous faire admettre comme tout à fait normal que les quelques dollars gagnés sur les places de cotation du brut puissent se discuter dans les jupes du cheïkh de la zaouïa Mahieddine ! Grave ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

